



01 > «LA SOCIÉTÉ DU SPECTACLE»

En 1967, Guy Debord publie un indépassable ouvrage de critique sociale. La société capitaliste a atteint un stade «spectaculaire». Nous vivons désormais dans un monde de simulacres empli de marchandises inutiles qui nous séparent de la vraie vie. Vivement la révolution. Mai 68 éclate peu après.

02 > «LA VIE INNOMMABLE»

Prolongeant ses réflexions du «Temps du sida» (Allia, 1990), Michel Bounan publie «La Vie innommable» en 1993. Le système capitaliste a conquis la moindre parcelle du vivant. Désormais, toute révolte est inutile. Car ce qui se profile à l'horizon est l'effondrement de la civilisation moderne. La mort ?

03 > «ANARCHIE AU ROYAUME-UNI»

Nik Cohn, premier rock critic de l'histoire, a publié cet hiver un passionnant reportage sur l'Angleterre des déshérités. Le système capitaliste se meurt ? Pas grave, car la vie, pourtant, continue. Cruelle, dure, absurde mais intense, effervescente, entière.



L'UN EST MÉDECIN, L'AUTRE CRITIQUE ROCK. POURTANT, **Michel Bounan** ET **Nik Cohn** SONT SUR LA MÊME LONGUEUR D'ONDES: LA CIVILISATION CAPITALISTE VIT SES DERNIÈRES HEURES. LAISSEZ TOMBER LA RÉVOLUTION, LE DÉSASTRE A DÉJÀ EU LIEU.

mauvaise nouvelle : il y a quelque chose de pourri dans le Royaume d'Occident. Un vent mauvais charrie les avis de défaite. Les gazettes claironnent avec hystérie l'avènement de la « Yahoo économie » mais l'échine de notre voisin de bureau s'affaisse chaque jour un peu plus. Et, lentement, le sentiment nous gagne que, désormais, tous les José Bové du monde égratigneront à peine la machine capitaliste. Que l'économie marchande broie les âmes — les suicides sur le lieu de travail se multiplient — et sépare les corps — la suffocante solitude qui, à la nuit tombée, plombe les McDo. Et que les vivats révolutionnaires, les vellétés réformistes à venir seront une volute de parfum pulvérisée sur le plus froid des monstres froids. Les années 00 exhalent une odeur de mort.

Car la course au progrès ne libère plus, elle tue. Elle dérègle les climats, empoisonne la nourriture, jette à la rue des hommes au visage déformé par la souffrance et parlant dans le vide. Et elle nous laisse sans voix lorsqu'il s'agit de justifier la fatigue et la peur qui nous surprennent au crépuscule, après une journée passée dans l'entreprise et avant une soirée dans un restaurant à la mode, en compagnie d'amis habillés pareil que nous. Peut-être ce soir, entre deux anecdotes de bureau, épiloguera-t-on sur le sommet de l'OMC à Seattle, les théories sur la fin du travail contraint ou encore sur le livre de Luc Boltanski et d'Eve Chiappello, *le Nouvel Esprit du capitalisme*.

> L'homme ? Un chien pour l'homme

Après *la Misère du monde* de Bourdieu et *l'Horreur économique* de Viviane Forrester, ce *Nouvel Esprit du capitalisme*, pavé de 700 pages, est le nouveau bouquin anticapitaliste en vogue, attirant les éloges du *Monde*, du *Nouvel Obs*, ou de *Liberation*. Sa thèse ? Face à la contestation libertaire de mai 1968, le capitalisme a changé son fusil d'épaule en récupérant la figure de l'artiste. Au directeur grisâtre d'antan se substitue un manager vibrant qui fonctionne à l'intuition, se targue d'être créatif et ne porte plus de cravate. Bref, le capitalisme est hyperpuissant car il se la joue spracool. Disons-le tout net : le seul intérêt de ce livre est sa légitimité ins-

titutionnelle — il est cosigné par un professeur de gestion et un autre de sociologie. Pour le reste, force est de constater que *le Nouvel Esprit du capitalisme* ne fait que répéter, mollement, ce que Guy Debord constatait en 1967 dans *la Société du spectacle* : « Dans le monde réellement renversé, le vrai est un moment du faux. » Autrement dit : dans une société marchande devenue « spectaculaire », la vérité est systématiquement intégrée au mensonge par le simple jeu de la récupération. C'est ainsi que le patron d'une start-up peut se prendre pour Baudelaire.

Mais si la critique situationniste jouit désormais d'une reconnaissance universitaire, est-ce à dire que Debord est dépassé ? Ou, plus simplement, que ce qu'il avait entrevu est devenu si gros que nul ne peut l'ignorer ? Un peu des deux, répondrait sans doute Michel Bounan. Ce médecin quinquagénaire est l'auteur de la critique sociale la plus juste, la plus radicale et la plus actuelle. Son principal livre, *la Vie innommable* — publié en 1993, réédité cet hiver — est au *Nouvel Esprit du capitalisme* ce qu'une grenade à fragmentation est à un pétard mouillé. Jamais entendu parler de Bounan ? Normal : publiés aux éditions Allia depuis 1990, ses livres ont presque systématiquement été ignorés par les médias. Bounan reconnaît pourtant sa grande « banalité » et ses thèses, a priori, ne font que prolonger celles déjà mises à jour par Guy Debord en particulier et la « critique sociale » en général. Que dit Bounan ? Qu'après avoir été un loup, l'homme, désormais, est un chien pour l'homme. Que le cynisme, la souffrance et la peur qui contaminent aujourd'hui nos sociétés marchandes n'ont pas pour origine le capitalisme sauvage intronisé par Thatcher, Reagan et Mitterrand, mais sont plutôt le stade terminal d'un implacable processus historique initié à la Renaissance. C'est que commence l'irrésistible ascension de l'intérêt égoïste en tant que valeur pivot de l'âge « moderne », imposant l'hégémonie de la Raison, le système du Marché et la coercition de l'Etat moderne. Cette Sainte-Trinité contemporaine va lentement détruire les traditions séculaires, les valeurs d'antan — héroïsme, devoir, amour, ce genre — et les mythes immémoriaux qui permettaient aux hommes de vivre ensemble et intensément. Résultat : alors que l'idéologie progressiste nous promettait d'idylliques années 00 — robots-esclaves, caviar à volonté,





beauté hollywoodienne pour tous —, apparaissent au contraire un nouvel esclavage et d'inédites épidémies.

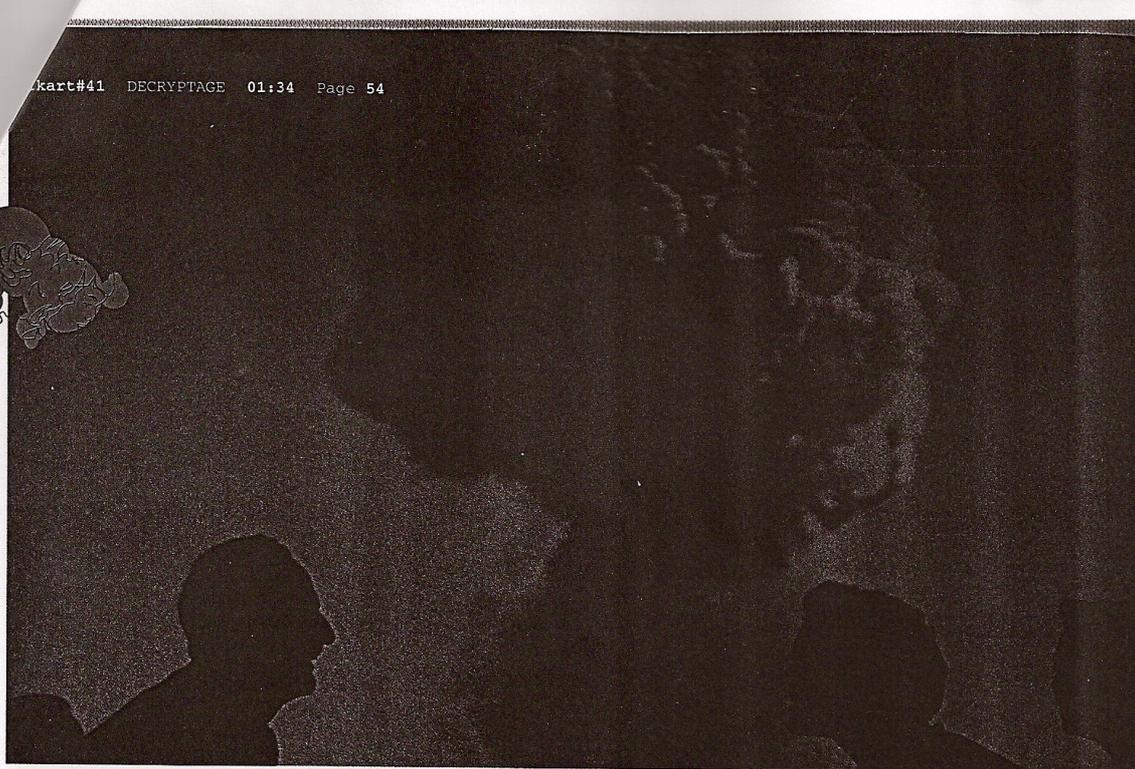
« L'épidémie du sida, qui va clore ce chapitre de l'histoire du vivant, sera sans doute la dernière de nos temps marchands », écrit Michel Bounan. Ce docteur n'aurait peut-être jamais écrit de livres s'il ne s'était rendu compte que des informations sur le sida, énoncées par des sommités scientifiques, restaient confinées aux revues médicales et n'étaient jamais reprises par les médias généralistes. En effet, les plus grands spécialistes du sida — Luc Montagnier, Peter Duesberg ou Robert Gallo — s'accordent à dire que le virus HIV resterait inoffensif si nos défenses immunitaires n'étaient déjà largement entamées. Selon eux, les véritables causes du sida sont « liées à notre civilisation » (Montagnier) : la pollution, la mauvaise alimentation, la médication et les effets psychologiques de nos stressantes vies modernes affaiblissent chaque jour nos défenses immunitaires. Avec des conséquences vertigineuses : les traitements que prennent les malades pour circonscrire le virus HIV ne font qu'aggraver l'état de leurs défenses immunitaires et préparent des maux futurs plus graves encore. Idem pour le cancer, la tuberculose ou les maladies cardio-vasculaires qui, actuellement, se multiplient.

> « Complot sans comploteurs »

L'épidémie du sida est donc bien le fruit empoisonné des sociétés modernes. Pire : l'inconscience contemporaine qui l'accompagne est elle aussi le résultat de nos mœurs marchandes et rationalistes. En cherchant à comprendre comment un mensonge aussi énorme — seul un virus serait responsable du sida — parvient à s'imposer, Michel Bounan généralise son propos à la vie sociale et affective. Là encore, sa langue est claire, ses informations précises, son raisonnement imparable. Bounan met à jour une mécanique sociale qui, à l'instar des thérapies contre le sida, impose « une nécessité vitale pour chacun de participer à un appareil d'oppression qui le détruit ». L'esprit du capitalisme n'épargne plus personne, même pas ses rebelles. Admettre la vérité — et donc se retourner contre ses bourreaux — c'est renoncer à notre valeur marchande — c'est-à-dire l'essentiel de notre identité. Et ceux qui exercent encore une « critique sociale » sont réduits à réclamer un peu plus d'école, d'État, voire de police. Nous en sommes là : un monde où les victimes prêtent main forte à leurs bourreaux, un système qui s'auto-alimente, un « complot sans comploteurs ».

On voit bien l'originalité terrible de Michel Bounan. Il use de la critique sociale pour mieux la liquider. Il prolonge les observations de Debord mais le dépasse. Il prophétise non plus une révolution mais un effondrement de civilisation. « Ce ne sont donc pas des changements politiques qui sont à attendre finalement, écrit-il, mais une désagrégation complète du système économique et idéologique sur lequel repose notre organisation politique depuis fort longtemps. » En se penchant sur l'avenir de nos sociétés modernes, Bounan ne voit que la mort. Qui s'en étonnera ? Après tout *Mon cerveau dans ma bouche* du groupe Programme, *Fight Club* de David Fincher ou *Glamorama* de Bret Easton Ellis — récemment portés aux nues par *Technikart* — n'annoncent-ils pas, eux aussi, la fin des temps marchands ? Bounan choque car il privilégie à l'art les informations médicales et les chiffres statistiques. Mais il convainc car, d'une certaine façon, nous savons déjà de quoi il parle. Même si ce n'est pas vraiment notre sujet de conversation favori. Pour autant, la lecture de Bounan n'est pas d'un désespoir stérilisant. La compréhension de *la Vie innommable* amenuise la peur : elle permet de saisir le mensonge sur lequel campent nos sociétés et de se garder contre les faux espoirs qu'elle continue à nous fourguer. Surtout, elle nous laisse entrevoir les moyens d'échapper au désastre. Car, à l'instar de la peste mettant à bas la civilisation du Moyen Âge, l'épidémie « emporte aussi bien les princes et leurs vilains idolâtres ». Mais « elle épargne scandaleusement trop de libertins et de sceptiques ». La joie de vivre et l'absence d'illusions prémunissent — biologiquement — contre l'holocauste à venir.

J'en étais là — essayer d'imaginer la suite des événements — lorsque le livre de Nik Cohn, *Anarchie au Royaume-Uni* (L'Olivier) a atterri sur mon bureau. Pour qui se pique de pop culture, Nik Cohn a des allures de mythe :



« LE SWINGING LONDON COMPTAIT À PEINE DEUX MILLES PERSONNES.
LA RÉPUBLIQUE DONT JE PARLE EST BEAUCOUP PLUS PUISSANTE,
QUI TOUCHE DES DIZAINES DE MILLIONS DE GENS. »

cet Anglais, compagnon de boisson des Beatles et des Who, est le premier rock critic de l'histoire — son livre pionnier *A Wop Bop A Loop Bop A Lop Bam Boun* (édité, tiens donc, par Allia), écrit en 1968, est un chef-d'œuvre du genre. Pour autant, Cohn n'est pas un reliquat du Swinging London — j'apprendrai plus tard que ses disques de chevet sont la crème du hip hop (Mos Def) et de la techno (David Holmes). Et son livre, loin de ressasser de vieux souvenirs, se révèle d'une actualité brûlante. Pour tout dire, *Anarchie au Royaume-Uni* commence là où s'achève *la Vie innommable* de Bounan. Il est une plongée dans l'Angleterre des « libertins et des sceptiques » évoqués en conclusion par ce dernier. Un reportage façon « new journalism » aux frontières du monde à venir.

Car son propos pourrait tout aussi bien s'appliquer aux Etats-Unis où à la France : à l'orée des années 90, Nik Cohn s'est rendu compte que l'Angleterre qu'il avait tant haïe dans sa jeunesse était en train de disparaître. Cette Grande-Bretagne arrogante, froide, adossée à son passé impérial, cohabitait désormais avec un « Etat indépendant » peuplé de laissés pour compte, de travailleurs, d'immigrés, de voyous et de têtes brûlées. Une famille sale, bruyante, mais nombreuse : « Pas moins de 60% de la population luttait pour survivre. Un tiers de ceux-là était déjà tombé du haut de la falaise, un tiers avait le plus grand mal à s'accrocher et le dernier tiers était sur un terrain glissant. » Le nom de cette nouvelle Angleterre ? « La République », comme lui révélera un rasta jamaïcain :

« Tous ceux qui n'appartiennent pas à l'Anglo-Club.

— Les exclus, vous voulez dire ?

— Les initiés. »

De 1995 à 1997, Cohn va sillonner l'Angleterre, de la Cornouailles à Manchester en passant par Bristol ou Liverpool. Il rencontre des dizaines d'extravagants : nouveaux chrétiens, squatters, drogués, transsexuels, techno-freaks, bikers, gangsters, skinheads, ou DJ's. Les portraits passionnants qui se succèdent ne versent pourtant jamais dans le misérabilisme. Au contraire, ils témoignent d'une vitalité, d'une liberté d'esprit, d'une énergie insoupçonnées : non pas le bonheur mais la joie, ce « oui » tragique accordé au monde malgré son absurde cruauté. Là est la raison d'être de ce récit épique : « Le choc a été écrasant. Au lieu du pays que je

croyais connaître, aussi accueillant qu'une jatte de porridge froid, j'ai trouvé un pays tout neuf, rempli de merveilles. » Là est la mystérieuse vérité : malgré le cynisme morbide de l'époque, la vie pourtant continue. A l'instar de Bounan, Cohn tourne le dos à la « critique sociale ». Plus subversif, il s'attache à dire la pulsion vitale qui agite la « République ». L'« anarchie » qu'il diagnostique répond à la définition qu'en donnait Elisée Reclus : « L'ordre sans l'Etat. »

> Tribus de primitifs hallucinés

Dans son nouveau livre, le fulgurant *Sans valeur marchande* (offert pour l'achat de deux livres des éditions Allia), Michel Bounan nous met en garde : avant de se réjouir de l'effondrement de la civilisation moderne nous devons en mesurer les conséquences. Car en disparaissant, le système marchand emportera tout ce qu'il a suscité : non seulement la science et l'art tels que nous les connaissons, mais aussi les rêves de démocratie égalitaire. Le monde qui vient n'aura rien d'un phalanstère hippie où l'on écrirait des poèmes entre deux assemblées générales. Nik Cohn le sait bien qui fustigea la bêtise lénifiante du Flower Power. Ce qu'il nous montre ressemble bien plus à des tribus de primitifs hallucinés qu'à une cohorte d'étudiants en beaux-arts new-yorkais. Mais alors que certains se focalisent sur les forces morbides qui condamnent notre temps tandis que d'autres s'attachent à chanter l'actuelle effervescence, le mérite de Cohn et de Bounan est d'avoir compris qu'un monde qui meurt est aussi un monde qui renaît, et vice versa.

La barbarie — c'est-à-dire un monde qui ignore le surimi, le saut à l'élastique, le Prozac et la touche « double appel » — n'est pas un dîner de gala. Mais elle dote les hommes et les femmes d'une vie pleine et entière. « Le Swinging London comptait tout au plus deux milles personnes, me raconte Cohn. Le reste de l'Angleterre était triste. La République dont je parle est quelque chose de beaucoup plus puissant, qui touche des dizaines de millions de gens. Je ne suis pas nostalgique des 60's : je n'ai jamais vécu d'époque plus excitante qu'aujourd'hui. » Bonne nouvelle : il y a enfin quelque chose de pourri dans le Royaume d'Occident.

Ph. N.